

Un coup de foudre

Par Claude Lévi-Strauss

En 1985, l'ethnologue rend hommage au grand linguiste qui fut plus que son ami de quarante ans : celui qui lui a fourni les outils de la méthode structurale

« C'est Jakobson et son enseignement qui m'ont révélé que ce que j'essayais de faire de manière maladroite et confuse existait déjà sous la forme d'une école de pensée dans une autre discipline que la mienne. »

L Le Nouvel Observateur. – *Vous avez connu Jakobson pendant votre exil à New York ?*

Claude Lévi-Strauss. – Oui, je suis arrivé à New York en 1941 et je l'ai rencontré à la fin de cette année-là ou au début de 1942. C'était au moment de la mise en route de l'École libre des Hautes Études, fondée par un certain nombre de réfugiés français ou francophones et à laquelle je participais. Alexandre Koyré, avec qui j'étais lié, m'a dit : « *Il faut absolument que vous connaissiez Jakobson* », et il m'a présenté à lui. Ce fut une sorte de coup de foudre.

N. O. – *Un coup de foudre ?...*

C. Lévi-Strauss. – Oui, avec, au départ, peut-être, un malentendu. Jakobson m'a raconté, bien des années plus tard, qu'il s'était dit en me voyant : « *Voilà enfin quelqu'un avec qui je vais pouvoir boire toute la nuit.* » Or j'ai absolument besoin de sommeil et je ne supporte pas l'alcool.

Pendant les années qui ont suivi, nous nous sommes vus constamment. J'assistais à ses cours à l'École libre et il assistait aux miens.

N. O. – *Ce fut pour vous, vous l'avez souvent dit, une rencontre décisive.*

C. Lévi-Strauss. – Oui, parce qu'à cette époque j'étais structuraliste sans le savoir. J'étais comme monsieur Jourdain faisant de la prose. Et c'est Jakobson et son enseignement qui m'ont révélé que ce que j'essayais de faire de manière maladroite et confuse existait déjà sous la forme d'une école de pensée dans une autre discipline que la mienne. Je peux même ajouter que c'est lui qui m'a poussé à écrire « les Structures élémentaires de la parenté ». « *Il faut rédiger ça* », me disait-il en sortant des cours que je donnais sur ces problèmes.

N. O. – *Lui, comment était-il dans ses cours ?*

C. Lévi-Strauss. – Fantastique ! D'abord parce qu'il s'exprimait en français avec une incroyable aisance. Il parlait sans notes. Il avait seulement dans sa poche un petit paquet de fiches qu'il regardait de temps en temps. Il avait surtout un véritable sens dra-

matique, et il emportait ses auditeurs qui avaient l'impression qu'ils allaient vivre pendant une heure une grande aventure de la pensée humaine. Imaginez ce que ça devait être lorsqu'il s'exprimait en russe !

N. O. – *Quel homme était-il ?*

C. Lévi-Strauss. – Il était d'une autre race que les hommes du commun. D'abord, il avait une vitalité prodigieuse. Pendant les années 1950, ma femme et moi habitions un petit appartement près de la Trinité, et comme nous ne pouvions le loger lorsqu'il venait à Paris, nous lui retenions une chambre dans un hôtel voisin. Chacun de ses séjours était pour nous une grande joie et en même temps une grande crainte, car il arrivait chez nous à 8 heures du matin pour le petit déjeuner et il était capable de rester à discuter jusqu'à la nuit, jusqu'à 3 ou 4 heures du matin.

Mais surtout c'était un penseur d'une ampleur qui dépasse la moyenne des forces humaines. Il maîtrisait très bien une dizaine de langues, il avait une érudition formidable, qui allait des linguistes de l'Inde ancienne à Husserl ou Saussure... Il s'intéressait à la peinture, à la poésie, à la biologie, à l'ethnologie, à tout.

N. O. – *Il avait d'ailleurs été ethnologue.*

C. Lévi-Strauss. – Oui, il avait commencé sa carrière par des enquêtes sur le folklore dans la région de Moscou avec Bogatyrev, un très grand ethnologue.

N. O. – *Dans un des textes du présent recueil, il évoque comme source d'inspiration Braque et Picasso, Joyce et Stravinsky... Vous ne devez pas être tellement d'accord avec lui ?*

C. Lévi-Strauss. – Ah ! mais dans mes jeunes années, j'ai été moi aussi passionné par le cubisme et j'ai éprouvé pour Stravinsky un très grand amour. Je n'étais pas du tout en désaccord avec Jakobson à l'époque où nous nous sommes connus, même si je me suis, plus tard, beaucoup plus tard, en réfléchissant sur l'esthétique, éloigné de tous ces courants de l'art moderne. Mais il y avait cependant une grande différence entre nous : sa pensée s'est formée en ma-



Roman Jakobson et Claude Lévi-Strauss

jeune partie sous l'influence de poètes, de peintres, de musiciens, tandis que, pour ma part, j'ai été beaucoup plus soumis à l'influence du goût que j'avais pour les sciences de la nature. De sorte que, même à cette époque, je concevais fort bien ce que je devais à la botanique ou à la géologie, mais je n'avais pas le sentiment de devoir quelque chose à la poésie ou à la musique modernes que j'aimais.

Remarquez, cela s'explique sans doute par

« Jakobson avait été l'un des acteurs des grands mouvements modernistes, tandis que moi je les voyais seulement en spectateur, sans jamais y avoir pris part. »

notre différence d'âge. Jakobson avait douze ans de plus que moi, et comme il avait été très précoce, il avait participé à Moscou aux mouvements futuristes en poésie ou en peinture. Il avait été l'un des acteurs des grands mouvements modernistes, tandis que moi je les voyais seulement en spectateur, sans jamais y avoir pris part.

N. O. – *Il a ensuite partagé votre intérêt pour la biologie ?*

C. Lévi-Strauss. – Il s'y est en effet énormément intéressé et il a dit des choses à mes yeux décisives sur les rapports entre les découvertes de la biologie moléculaire et celles de la linguistique. Nous en avons souvent parlé et nous nous sentions très proches l'un de l'autre. Nous en avons même discuté lors d'une grande émission de télévision avec François Jacob. Mais ça ne change rien au fait que nos itinéraires de départ n'avaient pas été les mêmes. D'autant que la « biologie » à laquelle je m'étais intéressé auparavant, dans ma jeunesse, était avant tout la botanique ou la géologie des XVIII^e ou XIX^e siècles.

N. O. – *Il a aussi partagé votre intérêt pour la psychanalyse ?*

C. Lévi-Strauss. – En effet. C'est même moi qui ai fait se rencontrer Jakobson et Lacan, avec qui j'étais également très lié d'amitié. D'ailleurs, à cette époque, Lacan a beaucoup plus demandé à la linguistique jakobsonienne que je ne l'ai fait moi-même puisque je me suis contenté d'y puiser quelques principes fondamentaux d'inspiration.

N. O. – *Entre Jakobson et vous, ce fut donc une amitié de quarante ans ?*

C. Lévi-Strauss. – Oui, le dernier tiré à part que j'ai reçu de lui quelques jours avant sa mort portait comme dédicace : « *A mon frère Claude.* » C'est un lien qui ne s'est jamais relâché et une admiration de ma part qui n'a jamais cessé.

PROPOS RECUEILLIS PAR DIDIER ERIBON

« Ils sont tous comme ça vos amis ? »

Par Françoise Giroud

Il y a ceux qui se dérangent, ce vaste nombre, et ceux pour lesquels Bernard Pivot se rend à domicile. Les bijoux de sa collection. Claude Lévi-Strauss justifiait sans nul doute cet égard, même si les conditions techniques de l'émission ainsi enregistrée en ont un peu souffert. L'étonnant fut ailleurs. C'est que l'on vit l'auteur de « *Tristes Tropiques* » loquace, pétillant, confiant, offert au dialogue, heureux de s'y prêter. Ah ! séduction de l'immortalité par la télévision ! « Je n'aime pas parler », disait-il ici même la semaine dernière.

En l'écoutant, captivée, raconter sa jeunesse et ses débuts d'« ethnographe autodidacte » avec la simplicité de ceux que l'âge a délivrés de leur part de comédie, une petite scène vieille de beaucoup d'années m'est revenue en mémoire.

Ils étaient trois, chez moi, pour dîner : Claude Lévi-Strauss,

Jacques Lacan et Pierre Mendès-France, lequel s'était réjoui de rencontrer les deux premiers lorsque je l'en avais prié, parce qu'il souhaitait les connaître. Théoriquement, une soirée de rêve, non ? Elle commença vers 8h30. A 11 heures, Lacan avait émis trois grognements et Lévi-Strauss un « non merci », s'agissant du café. Des muets. Attentifs en même temps, comme s'ils observaient des Indiens d'Amérique. Dans son extrême courtoisie, Mendès France soutint héroïquement un monologue où je glissais de temps en temps deux mots d'une voix pâle. L'horreur. En partant, il me dit seulement : « *Ils sont tous comme ça vos amis ?* » Non. Pas toujours. Mais Claude Lévi-Strauss, alors conseiller culturel à New York, avait également laissé Albert Camus éberlué en le recevant pendant une demi-heure sans prononcer un mot. F. G.
Chronique sur « Apostrophes », mai 1984.